



AGAT Films & Cie présente

le pressentiment

UN FILM DE JEAN-PIERRE DARROUSSIN

FESTIVAL DE VENISE 2006
SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE

AGAT Films & Cie présente

le pressentiment

UN FILM DE JEAN-PIERRE DARROUSSIN

d'après le roman éponyme d'Emmanuel Bove, Éditions Castor Astral

avec

Jean-Pierre Darroussin

Valérie Stroh

Amandine Jannin

Anne Canovas

Nathalie Richard

Hippolyte Girardot

SORTIE LE 4 OCTOBRE 2006

Durée : 1h40

DISTRIBUTION 

88, rue de la Folie Méricourt

75011 PARIS

Tél. : 01 53 53 52 52

Fax : 01 53 53 52 53

www.bacfilms.com

RELATIONS PRESSE

Laurence Granec et Karine Ménard

5, bis rue Kepler

75116 PARIS

Tél. : 01 47 20 36 66

Fax : 01 47 20 35 44

Le dossier de presse et les photos en haute définition sont téléchargeables sur bacfilms.com/presse

Synopsis

Charles Benesteau rompt avec la grande bourgeoisie à laquelle il appartient.

Il quitte femme, famille et amis pour aller vivre solitaire et anonyme dans un quartier populaire de Paris.

Là, sa volonté d'être un autre homme, de s'extraire de l'histoire, de s'effacer pour devenir celui qu'il rêve d'être se heurte à de nouvelles intrigues...

Entretien avec Jean-Pierre Darroussin

Pourquoi avez-vous choisi d'adapter un roman d'Emmanuel Bove intitulé *Le Pressentiment* pour la réalisation de votre premier long métrage ?

Peut-être parce que ce livre, que j'ai lu il y a vingt ans, est resté imprimé en moi depuis. J'avais gardé le souvenir d'un récit assez mystérieux, hanté d'éléments troublants comme, par exemple, la façon dont les personnages évoluent, et notamment le héros qui parvient à s'abstraire du réel dans le sens où il ne vit pas la situation qui existe autour de lui. Il est comme sur une scène de théâtre, il y circule sans être apparemment concerné par le monde. Pour moi, la problématique traitée par Emmanuel Bove est la manière dont on ne parvient pas à comprendre, à maîtriser son existence.

Pourquoi cette problématique vous a-t-elle spécialement touché ?

Parce que je ne me sens pas totalement impliqué dans la vie. J'essaie toujours de rester dans un état d'affranchissement d'une codification trop élaborée de notre société où tout est trop standardisé, dans laquelle il faut essayer de correspondre au schéma qu'on a tenté de vous inculquer et de m'inculquer. C'est pour cette raison qu'il y a à la fin du film une réplique écrite à propos du personnage que je joue : « *Il était quand même un peu spécial* ». Cette phrase je l'entends souvent à mon propos.

Vous avez écrit le scénario avec Valérie Stroh, comédienne et réalisatrice, pourquoi ?

Je n'ai jamais pensé écrire seul. Je trouve bien de se confronter au point de vue de quelqu'un. Les idées naissent souvent du dialogue avec l'autre, de la façon dont on accueille quelque chose auquel on n'avait même pas

pensé soi-même, comment ça nous fait rebondir et réagir. Avec Valérie Stroh, nous avons commencé par lire et relire le roman pour dégager les scènes qui nous paraissaient essentielles au déroulement de l'intrigue. Puis nous avons fait un travail d'adaptation à notre époque. Nous avons donc changé les caractères des personnages et certaines situations. Nous avons également développé la fin, qui dans le livre tient en quelques lignes, pour laisser naître toute une fantasmagorie, et une possibilité de rédemption des personnages. La fin est donc devenue autant fantasmée que réelle. C'est une mise en parallèle de la rêvasserie du personnage à travers ses pertes de conscience, avec une réalité probable, possible. Tout finit par se confondre et laisse au spectateur plusieurs possibilités.

C'est-à-dire ?

Le fait que le spectateur ne sache plus vraiment s'il est dans la réalité ou non, rejoint le propre du déroulement du film, car le héros s'abstrait aussi du réel bien que le réel cherche toujours à le rattraper et à le rendre objectif. Or ce personnage ne cherche qu'à être subjectif. Il veut être son propre sujet. En ça, LE PRESSENTIMENT est un film sur une tentative de désaliénation, une recherche de libération du fonctionnement de tout ce qui peut vous enfermer inconsciemment ou consciemment dans des schémas. Et si ce sujet m'a, comme ça, tenu sans que je le sache pendant si longtemps, si j'y suis revenu, je pense que c'est aussi parce que c'est un sujet sur le déclassement que j'ai vécu dans ma vie et à travers mon métier. Etre acteur m'a amené à savoir vraiment ce que c'est que d'être issu d'un milieu et d'aller vers un autre. Moi aussi j'ai changé de classe sociale, j'ai vécu un processus d'ascension sociale, et je ne savais pas ce que j'allais y gagner. Le héros du PRESSENTIMENT vit le contraire. Il sait ce qu'il abandonne en allant dans une classe socialement moins riche. La vie est tellement différente quand on vit dans la protection et le confort, a contrario elle est plus dure, plus âpre pour tout. La beauté par exemple fait que l'existence est beaucoup plus simple, aimable, reposante. Quand vous habitez dans un lieu avec une vue magnifique vous êtes déstressé assez naturellement, en communion avec le monde alors que lorsqu'on

nage au milieu de la vulgarité, c'est beaucoup plus difficile de se dépêtrer de ses aliénations. Donc en se déclassant volontairement, le héros du PRESSENTIMENT est un véritable aventurier.

C'est aussi un personnage qui refuse de vivre selon son époque. Il n'a ni téléphone, ni ordinateur.

Le roman est écrit à une période où tout cela n'existait pas et dans la mesure où le héros lâche sa vie, il lâche aussi son époque. Et puis c'est d'abord un personnage qui n'a pas envie qu'on l'emmerde.

Pourquoi avoir déterminé physiquement votre personnage avec des cheveux et une barbe ?

Il y a plusieurs raisons. D'abord parce que c'est la première fois que je réalisais un film et que lorsque je me suis décidé à jouer le rôle, ce qui n'était pas prévu au départ, l'idée de devoir me confronter à mon visage des milliers de fois lors des visionnages des rushes puis du montage était plus vivable si je me reconnaissais moins. Ensuite son origine bourgeoise m'a fait lui mettre des cheveux.

Les bourgeois ont des cheveux ?

Oui. Même si les frères de mon personnage n'en ont pas trop. Enfin la barbe et les cheveux masquent un peu mon héros, il se donne moins facilement. Son cœur qui palpite dans sa main et qu'il offre aux gens est plus mystérieux s'il est camouflé derrière une masse de cheveux que sur un visage ouvert d'entrée de jeu. Il y a quelque chose de plus trouble avec un crâne fermé et un visage camouflé.

De même il est le seul à porter une veste et une chemise pendant tout le film.

Ce sont les restes de son éducation. Et comme son propos n'est pas de renier sa famille ni ses origines, il trouve ça très bien d'avoir un costume et une chemise. C'est un homme élégant et qui tient à son élégance. Son

attitude, ce retrait du monde sont une démarche de dandy. Il cherche à se démarquer, s'il portait un jean et un T-shirt il aurait aussi un portable et un ordinateur, or il est plutôt vieux jeu. Il est aussi nostalgique d'une certaine beauté, d'un certain esthétisme, d'une sophistication qu'il lâche certes mais dont il est toujours imprégné. Il ne fait pas trop de fautes de goût et même si son appartement est dépouillé, il n'utiliserait pas d'objets trop laids. Il faut qu'il y ait de la noblesse dans les éléments qui l'entourent, même si la noblesse il la voit finalement là où, en principe, on ne la voit pas, même si pour lui la noblesse n'est pas hiérarchisée.

Ce personnage pourrait-il être le personnage vieilli que vous incarniez dans MES MEILLEURS COPAINS de Jean-Marie Poiré, avec ce même recul, ce même détachement sur les préoccupations matérialistes ?

LE PRESSENTIMENT se termine sur : « *Il n'y a pas mort d'homme* ». (La réplique culte dite à plusieurs reprises par son personnage de Mes Meilleurs copains était : « *Tant qu'il n'y a pas mort d'homme* »).

C'est fait exprès sans le faire exprès parce que Valérie Stroh, qui a écrit cette dernière réplique, l'a fait sans connaître MES MEILLEURS COPAINS. Donc quand elle m'a proposé ce dialogue, ça a fait immédiatement tilt dans ma tête. J'ai hésité à le garder, par pudeur, puis je me suis dit que finalement c'était un raccourci formidable. Et si ça fait une petite complicité, un clin d'œil avec le spectateur, ce n'est pas plus mal. Car ces deux personnages possèdent effectivement le même décalage, ils ne cherchent ni l'un, ni l'autre, à imposer quoi que ce soit aux autres. Du coup ils se retrouvent être inquiétants pour les autres !

Comment s'est fait votre passage à la mise en scène ?

Concrètement l'histoire est assez simple. J'ai voulu réaliser depuis que j'ai débuté en tant qu'acteur. Quand j'étais au Conservatoire mon professeur Marcel Bluwal m'avait dit un jour : « *Toi, tu finiras metteur en scène* ». Mais je me suis longtemps considéré comme illégitime pour exercer ce métier-là, à cause sans doute d'un complexe issu de mes origines plus que modestes, très pauvres, ouvrières, incultes, sans aucune revendication artistique. Il n'y

avait pas un livre chez moi. Je ne me sentais donc pas le tempérament de la revendication de la parole. Or être réalisateur, c'est être porte parole de quelque chose en général. Et moi je ne trouvais pas au plus profond de moi la légitimité que le monde m'appartenait suffisamment pour pouvoir prendre une part de pouvoir. Il y a des gens pour qui c'est naturel, pour moi ça ne l'est pas. Je suis plutôt empêtré avec la parole, avec le langage.

Qu'est-ce qui vous a finalement décidé à interpréter le rôle principal ?

Au départ, cela m'embêtait de jouer le rôle. J'avais envie de ce dialogue, de cette collaboration avec un acteur qui allait m'apporter son regard sur ce personnage principal. Et j'avais envie aussi de lui faire comprendre le mien. Et puis les gens qui lisaient le scénario me voyaient jouer ce rôle, mais j'ai mis du temps à m'autoriser à l'incarner.

Pourquoi démarrer le film par un gros plan sur le héros ?

Ce n'est pas un hasard si je commence par ce plan, c'est pour que l'on comprenne dès le début qu'on va être dans la tête de ce personnage. C'est de cela dont il s'agit. Il faut donc un gros plan avec une voix off. J'aime les voix off, je trouve que cela participe du lien concret avec les spectateurs. Ici la voix off est double, c'est une voix intérieure, c'est-à-dire les commentaires spontanés du héros sur ce qu'il observe, et c'est aussi le résultat, le contenu du livre qu'il écrit.

Un peu comme dans les films de Jean Renoir, ici, chaque personnage a ses raisons pour agir de façon plus ou moins généreuse. Vous avez ainsi consciemment voulu éviter tout angélisme ?

Chacun est dans sa bonne volonté. Je pense que c'est dans la nature profonde du livre. Emmanuel Bove a une certaine cruauté dans sa description de l'humanité même s'il a beaucoup d'amour et beaucoup de tendresse. Il n'a pas de jugement sur ses personnages, ils sont naïfs quant à leur bonne volonté. C'est ça qui les caractérise, la bonne volonté. C'est

comme dans la vie, personne ne se prend pour quelqu'un de mauvais. Personne ne va penser qu'il est un horrible individu. Je ne connais pas un seul bourgeois qui pense qu'il est un sale type et je ne connais pas un seul prolo qui pense qu'il est une ordure. Dans le fond, les gens font au mieux et sont souvent tout à fait braves. Ils font avec ce qui leur est donné et quand ils sont méchants cela leur paraît tout à fait légitime. C'est la moindre des choses. Le film essaie d'être dans cette réalité-là, que les gens n'ont pas conscience du mal qu'ils peuvent faire parce que d'abord le mal qu'ils font est tout à fait relatif, c'est du mal innocent, c'est ça qui est cruel. C'est l'innocence même qui fait du mal, la non conscience, la non façon de se mettre à la place de l'autre. Ça peut déclencher des paranoïas, on finit par s'imaginer qu'il y a des gens qui ont une volonté de nuire, mais n'importe qui, qui a une volonté de nuire, c'est pour le bonheur de l'humanité dans sa tête. Le mur est très mince entre le bonheur et l'enfer, il suffit de peu de chose. Ainsi dans le film, certains personnages sont totalement rachetés à la fin alors qu'au début ils sont odieux, mais si ils le sont c'est parce qu'ils sont en but avec leurs propres problématiques, leurs types d'éducation, leurs rigidités, bref, ils font les choses absolument au mieux. Le héros du PRESENTIMENT, par son attitude en creux, révèle ça, révèle la stupidité des autres, leurs limites. Et les personnages principaux des romans d'Emmanuel Bove sont souvent des personnages très décevants pour les autres, qui n'apportent pas ce qu'on attend d'eux, et c'est ça qui est délicat à transformer sur le plan cinématographique.

Il y a plusieurs séquences consacrées à Paris, qui devient un personnage à part entière. Pourquoi ?

Les passages dans Paris n'existent pas dans le livre. Ce sont des visions personnelles élaborées lors de l'écriture du scénario pour y mettre des sensations intimes. Je pense qu'il est arrivé à beaucoup de gens après une nuit désastreuse et triste de voir le soleil se lever sur les quais. Par ailleurs, les personnages du PRESENTIMENT sont dans leur errance et celle du héros est importante. Emmanuel Bove, dans un autre de ses

romans, écrivait que Paris est une des seules villes au monde où il est bon d'être malheureux, le bonheur n'y est pas nécessaire. Et le propre des personnages de Bove, c'est leur malheur tranquille, savoir qu'il y a toujours en soi une palpitation que l'on ne commande pas et qui peut s'arrêter à tout instant. On a tous en nous ce savoir qu'il y a des choses qu'il va falloir abandonner à un moment donné. Pour cette raison, le héros du film va totalement dans l'abandon, vers le lâcher prise. Et en lâchant tout, il n'est plus dans le jugement, il n'a plus de position à défendre, ni de hiérarchie, il peut être aussi bien piéton, cycliste, paysan, grand bourgeois... Il essaie de ne plus avoir d'étiquette. Et échapper aux étiquettes quand on est acteur c'est quelque chose de très important.

Vous avez aussi travaillé ce premier film en y mettant des symboles, comme les inserts sur les pigeons...

C'est une image que j'avais envie de voir dans le film : des pigeons qui se disputent un bout de pain. Les pigeons pour moi correspondent à quelque chose d'assez morbide. Ils représentent une multitude. C'est un animal qui vient vivre en ville, qui est nourri sans trop savoir pourquoi par la société en récupérant des choses à droite à gauche. En même temps c'est un oiseau, c'est libre, c'est pour ça que dans le film il y a des tas d'oiseaux, des oiseaux empaillés, des perruches... On entend aussi beaucoup de chants d'oiseaux dans le film qui se déroule en été. Or l'été quand les fenêtres sont ouvertes, on entend les martinets. C'est formidable de voir des vols de martinets quand on est à Paris, de regarder comme ils s'amuse.

Y a-t-il d'autres détails personnels auxquels vous avez tenu ?

Il y a le rapport à la peinture, qui, si on ne le voit pas, du moins on en parle. C'est une référence importante dans ma vie, je vais voir de nombreuses expositions, j'ai des tas de bouquins sur la peinture chez moi, j'en ai fait et j'ai bien l'intention de peindre encore.

Avez-vous alors été particulièrement attentif aux décors, aux couleurs de votre film ?

Il fallait créer de la « non volonté », un non choix dans l'appartement où le héros désormais va vivre. Et ce n'est pas si simple. On est donc parti sur la base que mon personnage n'avait rien refait dans son appartement si ce n'est mettre des étagères pour empiler ses livres. Il n'a pas vraiment choisi l'endroit où il va habiter, il s'est soumis au hasard. Il n'a pas voulu intervenir. Il n'a aucune exigence en la matière. Il tient juste à simplement être accueillant et indulgent. Or l'indulgence est une valeur qui m'est très personnelle. L'exigence c'est bien mais l'indulgence je trouve ça mieux. C'est une valeur de vie. Je suis assez exigeant sur l'indulgence !

Qu'est-ce que cette première réalisation vous a révélé ?

D'abord j'ai compris que réaliser était un métier de grande solitude. On est vraiment seul par rapport à la vision qu'on a des choses, par rapport à la responsabilité du dosage des différents éléments du film. Et même si l'on bénéficie de la confiance, des réflexions et des compétences de tout le monde, il y a quand même des moments où l'on est très seul vis-à-vis de ses choix, mais c'est aussi ça qui est vraiment passionnant par rapport au métier de comédien. Je vois bien que je n'aurais pas pu réaliser autrement. Quand je regarde le film, je suis assez content. Il y a la fluidité que je pressentais et souhaitais dès le découpage. Il me semble qu'on ne remarque pas les mouvements de caméra et pourtant il y en a pas mal, ça bouge assez. Il y a une espèce d'abstraction de la mise en image qui me plaît.

Vous avez consulté des réalisateurs comme Robert Guédiguian pour la réalisation ?

Non. Pas du tout. Mais j'ai croisé un jour, complètement par hasard, Jacques Audiard, alors que j'attaquais le montage, il m'a dit : « *Ah oui, tu en es là, c'est le moment où l'on se dit : ah ce n'est que ça* ». Ça correspondait exactement à ce que je ressentais au regard de mes rushes.

Ça m'a rassuré. J'ai pu continuer. J'ai fait un premier montage de deux heures cinq, alors qu'aujourd'hui le film fait une heure quarante. Je coupe assez facilement, peu importe si une scène est formidable, si elle ne va pas exactement au sein du film, je l'enlève sans état d'âme. Je n'ai pas d'attachement particulier avec ça. Ce qui compte ce sont les signes que l'on envoie pour faire comprendre la narration.

Et aujourd'hui ?

Je suis dans l'attente, dans l'accueil et la curiosité même des gens qui vont être réfractaires ou pas au film. Emmanuel Bove a eu toute sa vie affaire à ça, à des gens qui adhéraient à son travail et d'autres qui trouvaient honteux d'écrire ce qu'il écrivait. Donc je ne vois pas pourquoi mon film susciterait des réactions différentes. D'ailleurs à la lecture du scénario certains me disaient : « *C'est trop sinistre* ». Il y a aussi des gens que cela remet trop profondément en cause dans leur attachement au fonctionnement de la société et dont l'attitude est dans le rejet. Donc je m'attends à ce qu'il y ait cela à l'arrivée, c'est dans la nature du sujet. Au Conservatoire Antoine Vitez nous disait tout le temps : « *Si vous faites des œuvres faites des œuvres qui divisent.* » C'était son credo. Ce qui n'est pas du tout dans l'époque. A l'heure actuelle c'est le contraire, tout le monde cherche à rassembler. Mais je suis d'accord avec Vitez, il faut faire des choses qui divisent, qui perturbent profondément.

C'est un film pessimiste ou optimiste ?

Les deux. C'est optimiste dans la mesure où on parle de quelqu'un qui est dans la rupture, et la rupture c'est un nouvel élan. Mais c'est pessimiste dans la mesure où c'est une impasse aussi, où cet élan n'est pas relayé, et même s'enferme sur lui-même. En même temps le film finit sur quelque chose de vital, il y a cette tranquillité de se dire que tout ça n'est pas grave. Et puis mon personnage arrive quand même à écrire, même s'il patauge un peu, même si c'est un oisif profond, il n'a comme volonté que d'écrire des poèmes qui ne seront lus par personne. Est-ce que l'existentialisme c'est pessimiste ou optimiste ? Difficile à dire. Moi je pense que mon héros est un existentialiste.

Comme vous ?

Oui, j'imagine. Et un expérimentaliste aussi, ce qui va avec. Je fais en permanence des expériences sur la vie, les rapports, la construction d'une parole.

Et que vous a permis cette nouvelle expérience ?

De constater, de me dire que ma cohérence a fini par produire, par faire exister quelque chose. J'en retiens aussi que prendre des risques dans la vie, c'est ainsi que l'on avance.

Emmanuel Bove, le lien entre un auteur et un film

« Je n'ai rien demandé à l'existence d'extraordinaire. Je n'ai demandé qu'une chose. Elle m'a toujours été refusée. J'ai lutté pour l'obtenir, vraiment. Cette chose, mes semblables l'ont sans la chercher. Cette chose n'est ni l'argent, ni l'amitié, ni la gloire. C'est une place parmi les hommes, une place à moi, une place qu'ils reconnaîtraient comme mienne sans l'envier, puisqu'elle n'aurait rien d'enviable. Elle ne se distinguerait pas de celles qu'ils occupent. Elle serait tout simplement respectable. »

Cet extrait de *Mémoires d'un homme singulier* d'Emmanuel Bove pourrait totalement être clamé et proclamé par le personnage central du *Pressentiment*, autre roman de Bove, adapté aujourd'hui par Jean-Pierre Darroussin pour le cinéma.

Car tout au long de sa vie littéraire, Bove, écrivain discret (1898 - 1945) récemment redécouvert, a cherché à comprendre ce qu'est un homme, dans sa solitude, dans son isolement, dans sa marge. Génie de l'introspection humaine, repéré par Colette, Bove ne peut s'empêcher « de songer qu'en fin de compte tout doit disparaître ». Et c'est de cette disparition à venir qu'il traite en explorant ce qui la précède.

En 1936, Bove écrit dans son journal : « Arrivé hier, vers cinq heures et demie, à Paris. C'était ma troisième sortie après maladie. Les deux premières avaient été d'une dizaine de minutes. Raymond est venu nous chercher en taxi. Fin d'après-midi radieuse d'automne. (Radieux signifie qui a des rayons de lumière.) Soleil sur la campagne. C'était merveilleux.

Le soleil n'avait pas de chaleur. Il n'y avait pas de vent. La journée semblait être sortie du temps, à un moment heureux, et y avoir laissé toutes ses imperfections quotidiennes. L'arrivée à Paris a été plus extraordinaire encore.

Les grandes avenues. Les lumières naissantes, les phares des autos sans force. Il y avait eu alerte contre les avions la veille et les becs de gaz étaient encore bleus. Toutes les couleurs dans le ciel.

Cela, c'est la description sèche. Je voudrais montrer ces nuances extraordinaires. Il faut attendre l'inspiration. Une fin d'après-midi de printemps. La vie renaît. Des parfums enivrants vous frôlent une seconde. »

Ce Bove qui traverse Paris avide de ressenti, c'est aussi l'avocat sans travail humain dans un même taxi l'air des quais de la capitale dans LE PRESENTIMENT version cinématographique. Ce sont les fenêtres ouvertes sur le soleil d'été de l'appartement de ce même avocat écrivant un premier roman derrière une bibliothèque fournie, comme celle de Bove qui contenait plus de trois mille ouvrages. « Pour moi, il faut qu'un roman soit, non pas le récit de quelque aventure ou inquiétude, mais une peinture la plus simple possible de la vie. » Une vie où les êtres, toutes classes sociales confondues, sont entre eux simultanément hautement cruels et capables de la plus grande générosité, car tous recherchent une même chaleur humaine.

Écrivain au style précurseur du nouveau roman, être humain à la recherche de lui-même et donc des autres, Emmanuel Bove traque à travers son œuvre les mêmes obsessions avec une lucidité qui peut paraître déconcertante. *Le Pressentiment* en est l'un des exemples les plus forts.

Emmanuel Bove

Brefs repères biographiques

1898 - 1918

Naissance à Paris.

Père russe, sans profession ni revenus définis. Mère luxembourgeoise, domestique.

Dès l'âge de 14 ans, Bove décide qu'il sera romancier. Il n'aura pas d'autre activité régulière, si ce n'est, pour des raisons matérielles, celle de journaliste.

Il poursuit ses études au lycée Calvin de Genève puis en Angleterre, où il achève ses études, notamment à l'île de Wight et à Southend on Sea, avant de revenir à Paris. Il y occupe des emplois précaires : conducteur de tramway, garçon de café, manoeuvre chez Renault, chauffeur de taxi, etc. Il ne s'agit pas seulement de subsister mais d'accumuler des expériences qui lui serviront, pense-t-il, pour ses romans.

1921 - 1925

Il épouse Suzanne Vallois et part vivre en Autriche. Il y commence ses premiers livres et a un premier enfant : Nora.

De retour à Paris, Bove achève *Mes amis* et débute dans le journalisme.

Naissance d'un fils : Michel et succès de *Mes amis*.

1926 - 1927

Rencontre Louise Ottensooser, qu'il épouse en 1930. Famille de banquiers, fortunée et mondaine. Bove est alors introduit dans les milieux artistiques. Période la plus féconde de l'écrivain.

1942

Bove arrive en Afrique du Nord, et habite Alger pendant deux ans. Bove y écrit ses trois derniers romans. Contacts avec André Gide, Saint-Exupéry, Max-Pol Fouchet, Philippe Soupault... Fait partie du Comité National des écrivains. C'est à Alger que l'auteur contracte la maladie qui l'emportera.

1945

Décès à Paris à l'âge de 47 ans.

Bibliographie (romans et nouvelles)

Mes amis, collection «Colette», Ferenczi & fils, 1924 ; Flammarion, 1977.

Armand, Émile-Paul frères, 1927 ; Flammarion, 1983.

Bécon-les-Bruyères, Émile-Paul frères, 1927.

Le Crime d'une nuit, Émile-Paul frères, 1927 ; Yves Rivière, 1974.

Un père et sa fille, Fayard, 1928.

La Coalition, Émile-Paul frères, 1928 ; Flammarion, 1986.

La Mort de Dinah, éditions des Portiques, 1928 ; Le Dilettante, 1991.

Coeurs et Visages, éditions de France, 1928 ; Calmann-Lévy, 1988.

Henri Duchemin et ses ombres, Émile-Paul frères, 1928 ; Flammarion, 1983.

L'Amour de Pierre Neuhart, Émile-Paul frères, 1928 ; Le Castor Astral, 1986.

Petits Contes, Les Cahiers libres, 1929.

Un malentendu, Fayard, 1930.

Journal écrit en hiver, Émile-Paul frères, 1931 ; Flammarion, 1983.

Un Raskolnikoff, Plon, 1932.

Un célibataire, Calmann-Lévy, 1932 ; Calmann-Lévy, 1994.

Deux Jeunes Filles, Émile-Paul frères, 1932.

Un suicide, Fayard, 1933.

La Toque de Breitschwanz (sous le pseudonyme de Pierre Dugast), Émile-Paul frères, 1933.

Le Meurtre de Suzy Pommier, Émile-Paul frères, 1933 ; éditions Samuel Tastet, 1987.

Le Beau-Fils, Grasset, 1934 ; Critérian, 1991.

Histoire d'un suicide (la Coalition), « le Livre d'aujourd'hui », Éditions de France, 1934.

Le Pressentiment, Gallimard, 1935 ; Le Castor Astral, 1991.

Adieu Fombonne, Gallimard, 1937 ; Le Passeur, 1994.

La Dernière Nuit, Gallimard, 1939 ; Le Castor Astral, 1993.

Le Piège, Pierre Trémois, 1945 ; La Table Ronde, 1985.

Une Offense, Robert Laffont, 1945.

Départ dans la nuit, « Bibliothèque de Noël », Edmond Charlot, 1945 ; La Table Ronde, 1988.

Non-Lieu, Robert Laffont, 1946 (édition posthume) ; La Table Ronde, 1988.

Journal écrit en hiver, Rencontre, Lausanne, 1965.

L'Histoire d'un fou, Yves Rivière, 1974.

Un soir chez Blutel, suivi de Un père et sa fille, Une fugue, Bécon-les-Bruyères, Flammarion, 1984.

Un homme qui savait, La Table Ronde, 1986.

Aftalion Alexandre, Le Dilettante, 1986.

Un fait divers inconnu, L'Autodidacte, 1986.

Mémoires d'un homme singulier, Calmann-Lévy, 1987.

Monsieur Thorpe et autres nouvelles, Le Castor Astral, 1988.

L'Impossible Amour, Le Castor Astral, 1994.

Emmanuel Bove, recueil d'oeuvres comprenant Mes amis, Armand, Bécon-les-Bruyères, Un soir chez Blutel, La Coalition, Henri Duchemin et ses ombres, Coeurs et visages, Journal écrit en hiver, Le Piège, Flammarion, 1999.

Un caractère de femme, Flammarion, 1999.

Liste Artistique

Charles Benesteau
Isabelle Chevasse
Sabrina Jozic
Alice Benesteau
Gabrielle Charmes-Aicquart
Marc Benesteau
Edith Benesteau
Edouard Benesteau
Monsieur Serrurier
Madame Serrurier
Farida Garibaldi
Monsieur Garibaldi
Helena Jozic
Thomas Jozic
Eugenie
Vieil homme
Jean
Victor Chevasse
Professeur Andrieu
Voisine 1
Voisine 2
Ami cimetière
Ferdinand Benesteau
Voisin X
Dinah
Femme buttes chaumont
Inspecteur
Commissaire
Serveur brasserie
Infirmière service réanimation
Infirmière médecine générale
Serveuse Café St-Paul
Le banquier
Paul et doublure Charles
Avec la participation amicale de

Jean-Pierre DARROUSSIN
Valérie STROH
Amandine JANNIN
Anne CANOVAS
Nathalie RICHARD
Hippolyte GIRARDOT
Laurence ROY
Alain LIBOLT
Aristide DEMONICO
Michèle ERNOU
Vittoria SCOGNAMIGLIO
François MONNIE
Natalia DONTCHEVA
Ivan FRANEK
MBEMBO
Maurice CHEVIT
Patrick BONNEL
Lou-Nil FONT-VENTRE
Marc BERMAN
Christine JOLY
Patricia DINEV
Didier BEZACE
Jonathan ALTMANN
Antoine VALLI
Noémie COQUART
Marie BIGORD
Thibault DE MONTALEMBERT
Thierry GIMENEZ
Mouloud HADDADEN
Valérie TRAJANOVSKI
Sandrine DE BROUSSE
Laurence CAUSSE
Patrick SOBELMAN
Antoine ROUX
Bernard FRIZE
Dominique LYON
David ROCHLINE
Bertrand AUBOYNEAU
Françoise DE GORGES
Bruno GHARIANI
Bruno FORTUNE
Jérôme GIBERT
Mimile et Fifi

Liste Technique

Réalisation
Scénario, adaptation, dialogues

1ère assistante réalisation
Chef monteuse
Directeur photo
Chef opérateur son
Chef décorateur
Mixeur
Directeur de production
Régisseur général
Casting

Scripte
Monteuse son
Chef costumière
Chef maquilleuse
Chefs coiffeurs

Chef machiniste
Chef électricien
Chef constructeur
Chef peintre
Musique originale
Enregistrée et mixée par
Edition et distribution

Photographe de plateau
Producteur
Une coproduction
Avec le soutien de
Avec la participation

Jean-Pierre Darroussin
Jean-Pierre Darroussin et Valérie Stroh
D'après le roman de Emmanuel Bove
Le Pressentiment, Éditions Castor Astral
Valérie Mégard
Nelly Quettier
Bernard Cavalié
Jean-Pierre Duret
Michel Vandestien
Dominique Gaborieau
Philippe Hagege
Bruno Ghariani
Brigitte Moidon (A.R.D.A.)
Florence Ayivi
Virginie Barbay
Valérie Deloof
Karen Serreau Muller
Silvia Carissoli
Gérard Valmer
Sylvie Leray
Dominique Robert
Thierry Baucheron
Olivier Pace
Isabelle Magos-Dechaud
Albert Marcoeur
Claude et Albert Marcoeur
Label frères
www.marcoeur.com
Nathalie Mazéas
Patrick Sobelman
AGAT Films & Cie, BAC Films et France 2 Cinéma
la Région Ile-de-France
du Centre National de la Cinématographie
de Canal +
de CineCinéma
de la Procirep et de l'Angoa-Agicoa

